

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LIBRAIRIE GAMBETTA



L. P. NORMAND, Éditeur-Propriétaire.

POÉSIE CANADIENNE.

M A R I E .

—*—

Dans la voûte azurée,
Quand l'étoile du soir
Éclaire la mariée
Heureuse de te voir,
Sur les ondes rieuses
Qui reflètent l'argent
Tes voiles gracieuses
Appellent un bon vent.

Petite brigantine,
Tu t'avances trop loin ;
Coquette, un peu mutine,
Prends garde au noir destin.
Reviens ma brigantine
Vole, la lune s'endort,
La lame est si coquine ;
Rapproche-toi du port.

Ta patronne est Marie,
J'oubliais ce saint nom ;
El dompte la furie,
Du fougueux aquilon.
Elance-toi folâtre
Sur l'écume des flots,
Ris de l'onde marâtre :
Succès aux matelots.

CHS. LEVEAQUE.

FEUILLETON CANADIEN.

FAUT-IL LE DIRE!

(Suite et fin.)

—Dites-moi donc, lui demandai-je, quelle espèce de santé vous souhaitez à madame ; si c'est là son cœur, elle jouit d'une santé plus durable que la vôtre ou la mienne.

—C'est pour en venir là, sans doute, que vous m'avez fait voir le fond de ces deux bouteilles. Je pouvais vous le dire à moins de frais. Vous voulez savoir quel est ce cœur et ce que signifie cette inscription ? le voici :

“ En 1825, j'étais encore écolier, comptant à peine mes quinze ans. Un dimanche, en sortant de l'église, je me rencontrai face à face avec une pensionnaire des Ursulines. Elle avait douze ans à peine, mais elle portait dans ses regards un feu qui eût enflammer en septuagénaire. Je n'aimai qu'une fois dans ma vie ; ce fut à quinze ans, et ce fut elle..... elle dont vous voyez le cœur. Ce n'était pas ce que vous lisez dans tous les romans, une beauté comme il en existe pas. Mais les femmes ont-elles besoins d'être

tre belles pour séduire ? Qui dit mieux que Victor Hugo :

Dieu s'est fait homme, soit ; le diable s'est fait femme.

“ Vous concevez ce qui s'est fait depuis cette rencontre jusqu'à ma sortie du collège, c'est-à-dire tous les coups d'œil, les billets, et tout ce que vous dirait un romancier. Quatre ans après, je sortais du collège ; elle sortait du couvent, bien attendu. Je ne connaissais pas sa famille. Après trois mois de marches et démarches, je parvins à y être introduit. Mais j'avais compté sans mon hôte. Son cœur était perdu pour moi ; non pas pour toujours, puisque vous le voyez aujourd'hui entre mes mains. Je résistai contre son froid accueil jusqu'à la fin de 1830. Mon rival souhaitant depuis longtemps mon congé, moi-même je cherchais une explication quelconque. Enfin le 13 décembre, date que vous voyez écrite sur ce vase, nous en vîmes au but que nous ambitionnions l'un et l'autre. Je l'aimais toujours avec la fureur de l'orage pour le tonnerre. Ce jour-là je lui rejetais sous les yeux nos douces amères passées, et je lui dis enfin : Quelle est donc la cause de ces regrets pour un temps où je ne levais les yeux sur toi qu'au risque d'être châtié. Aujourd'hui que je te vois, que je te presse ta main avec un amour que nul autre n'a éprouvé, comment se fait-il que le souvenir du passé soit plus beau que le présent ?..... Je pleurais..... elle souriait !..... “ Faut-il le dire ? ” me dit-elle indifféremment. Je terminai sa phrase, “ Tu ne m'aimes plus. ” Ce furent les derniers mots que j'entendis de sa bouche. Ils me percèrent l'âme de douleur et de rage. Elle m'avait aimé, elle me l'avait dit plus d'une fois. Je ne pleurai plus ; et depuis ce moment jamais une larme ne mouilla ma paupière. Mon regard s'est enflammé de la passion de mon cœur qui n'a plus vécu pour l'amour ; mais bien pour la vengeance et la haine. Jusqu'au jour qui me la fit connaître, aucun sacrifice ne m'aurait coûté. Biens, honneurs,

existence, tout était à sa disposition. Depuis ce jour funeste, je lui aurais percé le cœur comme je l'ai fait après sa mort. J'aurais bu son sang dans la soif de ma vengeance. Je me vouai tout entier à l'exécution de cette vengeance.

“ Mon rival l'obtint bientôt en mariage ; je l'aidai moi-même à en venir là, je lui prêtai l'argent qu'il lui fallait. Le jour même de leurs noces, j'agis de manière à les rendre jaloux l'un de l'autre. J'entrai dans la plus grande intimité avec l'époux. Je n'allais jamais chez lui ; mais la jalousie et les malentendus que je créais entre eux, mirent le diable à la maison, j'entraînai mon rival dans tous les dérèglements de la vie. Mon but était de ruiner sa constitution et de lui faire maltraiter sa femme. Vous m'avez vu vider presque seul ces deux bouteilles. Pourtant je ne le laissais jamais avant qu'il en eut cinq ou six pareilles dans le corps. Tous les soirs à minuit je le conduisais, ou plutôt je le trainais chez lui. Avant de le laisser je lui fesait une histoire sur sa femme. Il entraît en furieux, tombait sur elle et la tuait de coups. Quand à moi je me tenais à la porte et savourais avec délices les cris de douleur de ma victime.

“ En quatre ans de temps une de mes victimes tombait. C'était mon rival. Je l'ai vu mourir dans toute la honte et l'horreur, qui puissent accompagner ce moment suprême. Il avait laissé deux enfants que j'avais fait éloigner de la mère, afin de la laisser seule à son malheur. Après la mort de son épouse elle voulut avoir ses deux enfants, mais j'avais juré qu'elle mourrait sans les embrasser. J'aimais encore à la voir. Je ne passais pas un seul jour sans la voir, d'une manière ou d'une autre. Mais ce n'était plus avec la douce passion de mes dix-huit années ; c'était avec la rage et la voracité d'un tigre qui se repait de sa victime. J'aimais à voir maigrir ses traits, à suivre chaque jour l'effet physique de ses souffrances. Je la fis partir pour

chercher ses enfants. Je lui écrivais sous leurs noms et je la faisais courir de côté et d'autre, en dépit des difficultés, des intempéries et des dangers. Pensé six ans, elle courut de la sorte; et au moment où elle croyait trouver ses enfants; c'était toujours un nouveau malheur que je lui suscitais. Enfin elle ne put tenir davantage contre cette multiplicité de catastrophes et d'infortunes. En 1840, elle fut atteinte d'une maladie de langueur qui la tint au lit jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant trois ans. Elle avait conservé de moi un anneau que j'avais aussi juré de recouvrer. Elle mourut enfin dans toutes les tortures de la vie humaine. Ses deux filles n'ont jamais connu leur mère, non plus que leur père. L'aînée est maintenant âgée de douze ans et l'autre de dix. Puisque vous connaissez leur histoire, je pourrai vous les faire voir: elles sont maintenant à Québec. Ma vengeance n'était pas encore terminée. Ma seconde victime étant morte, j'offris à une société d'étudiants en médecine de leur fournir un sujet, s'ils voulaient m'aider. Je l'enlevai de sa tombe, je pris son cœur et le doigt qui portait l'anneau que je lui avais donné. Je viens de terminer l'opération, qui m'a mis en possession de son cœur et du doigt qui portait l'anneau, don de mes premiers amours. Ainsi donc, je suis vengé. Elle m'avait percé le cœur, je le lui ai rendu. Si jamais vous aimez, puissiez vous n'entendre pas la bouche d'une femme vous dire:

“Je ne t'aime pas.”

—“À la santé et madame et bonjour.”

Il avait sorti de sa poche un autre petit vase qui contenait le doigt et l'anneau; il les reprit tous les deux, et ferma la porte en sifflant son *God save the Queen*.

Je la revis le lendemain et j'allai avec lui visiter les deux rejetons de cette malheureuse union,..... deux anges de beauté, de candeur et d'innocence.

J. D.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UN BAL

DE

FAUBOURG.

(Suite.)

—Comme il vous plaira, lui dis-je; allons nous rasseoir.

Au fait, je n'avais pas envie de danser, et j'aimais beaucoup mieux voir la fête que d'y prendre part. D'ailleurs, je ne craignais plus le reproche de mesquinerie, j'avais payé. J'écoutais et je regardais, quand j'entends:

—Dis donc, Jos, dit Coq, ça te casse, le monsieur.

—Quoi, Sophie? je m'en soucie comme de ma première chemise.

—Faut bien laisser faire ce qu'on ne peut pas empêcher.

Vas au diable; si je voulais de ta Julie avec ses yeux bleus tirant sur le vert, tu ne durerais pas longtemps, vas!

—Oui, mais en attendant, ça te casse toujours.

On sent bien que Julie n'avait pas entendu ce dialogue.

Le rill, cependant, commença. Jos dansait comme un ouragé, Coq riait en dansant de l'air le plus moqueur et le plus narquois possible. D'autres, échauffés par des mouvements à se disloquer les membres, jetaient bas leurs gilets dans un coin, sans que ça les dérangeât le moins du monde; quelques-uns faisaient partir leurs souliers par une brusque secousse du pied, et restaient en chaussons: personne n'en faisait cas, je restais seul étonné, mais je me gardais bien de le faire paraître.

Les musiciens, le joueur de violon, le fifre et le tambour, étaient bien les trois figures les plus prétentieuses que j'aie jamais vues en fait de figures artistiques. Au reste l'admiration, dont ils étaient l'objet, les justifiait d'une partie de leurs prétentions. En effet, tout allait pour le mieux, le violon n'avait qu'une note et demie plus cas que le fifre, (un fifre doit toujours être plus haut qu'un violon,) et

le tambour suivait ses confrères de loin, bien loin. Il était bien excusable, car il jouait si fort, si fort, qu'il ne devait entendre ni le violon ni le fifre.

Un incident ou plutôt un accident, comme l'on voudra, suspendit un instant la danse. Le joueur de violon, le plus imposant des trois, eut le malheur de manquer son chevalet et alla s'entôner son archet dans une des machines; le fait est véritable. On ne parvint qu'avec peine à le lui arracher du nez. Il en fut quitte pour un saignement de nez de quelques minutes, et il nous dit que la chose lui était arrivée plusieurs fois déjà dans la chaleur de l'exécution. Une abondante gobe de whiskey, qu'on lui fit prendre, le remit complètement et lui fit oublier l'écart imprévu de son maudit archet. Au reste, je puis dire sans calomnie que, s'il n'eut pris que ce seul verre de boisson, son archet ne se serait pas écarté de sa route ordinaire et accoutumée.

Cet épisode avait, comme de raison, interrompu la danse, de sorte qu'un autre rill se préparait, sans trop faire attention à notre pauvre joueur de violon. Je m'avance donc de nouveau avec ma Sophie. Tiens, voilà que Jos vient se placer justement devant nous avec la Julie de Coq. J'allais encore me retirer, car je ne dansais que pour obliger ma partenaire, lorsque Dlle Millie s'avance au milieu de la salle:

—Dis donc, Jos, t'imagines-tu empêcher monsieur de danser toute la veillée? Ah! tu t'y tromperas, mon vieux; il dansera ou j'y perdrai mon nom.

Il paraît qu'ils se connaissaient depuis longtemps. Jos obéit sans mot dire, et se retira en disant qu'il ne nous avait pas vu. Nous dansons donc, Sophie et moi, accompagnés de quatre à six autres. Quoique ma partenaire parut s'acquitter de sa besogne à merveille et que je fisso de mon mieux, je m'aperçus que l'attention se portait tout entière sur un autre couple que Sophie me dit être les plus habiles danseurs du quartier.

Tout-à-coup le monde se retire de place, j'en fais autant. Le couple admiré reste seul au milieu de l'appartement. Le tout se fait comme par enchantement. Chacun se place de son mieux pour voir les danseurs, les uns acroupis par terre, les autres montés sur les bancs. Deux chandelles

se détachent de la cloison, portées par deux jeunes garçons, pour s'abaisser jusque sur le plancher afin que l'on apprécîât mieux les pas et les tours de force qu'allaient faire le couple par excellence. Les musiciens changent de figures, en prennent de plus conformes à la circonstance, et commencent à jouer le *Mistigris*, le rill le plus en vogue des cinq faubourgs de Montréal. Vous dire l'agilité, la souplesse et la grâce que mirent dans leur danse non deux jeunes gens, serait difficile. Les petits airs mutins de la danseuse, ses fuites simulées, ses mines tour à tour dédaigneuses et engageantes, ses jolis petits pieds que ne recouvrait qu'un bas blanc, (elle avait ôté ses souliers comme les autres,) sa taille dégagée et souple, tout en elle justifiait parfaitement l'admiration dont elle était l'objet. Le danseur était un beau garçon à favoris noirs très longs et les cheveux de même; les collets de sa chemise bleue s'abaissaient gracieusement sur une cravate à nœud coulant de couleur rouge et noire. Il portait un pantalon bleu retenu à la ceinture par une sangle de cuir à patente, et était en chassons. Il poursuivait sa partenaire avec acharnement, lui tendant la main, l'invitant à s'arrêter un instant, un petit instant, toujours dansant, accordant, et battant l'aile de pigeon.

ALPH. P*****.

N. I. C.

(La suite au prochain numéro.)

A VENDRE

A CE BUREAU,

La première série du

LITTÉRATEUR CANADIEN,

broché,

PRIX : 30 CENTINS.

Littérateur Canadien.

ABONNEMENT:

30 CENTINS, pour chaque
SÉRIE de 100 PAGES.

On ne prend pas d'abonnement pour
moins d'une SÉRIE, et invariablement
payable d'avance.